

Petit supplément au dossier BJ/NBJ

Gleason Thériberge, Joseph Bonenfant et André Gervais

Volume 11, numéro 2 (32), hiver 1986

Michel van Schendel

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/200560ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/200560ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (imprimé)

1705-933X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Thériberge, G., Bonenfant, J. & Gervais, A. (1986). Petit supplément au dossier BJ/NBJ. *Voix et Images*, 11(2), 313–319. <https://doi.org/10.7202/200560ar>

Petit supplément au dossier BJ/NBJ*

par Gleason Théberge/Joseph Bonenfant et André Gervais

Commentaires par Gleason Théberge

Cet essai de Gleason Théberge, daté de mars 1985, a été envoyé à André Vanasse, alors directeur de **Voix et images**, à propos du dossier (de 185 p.) que cette revue a consacré, il y a exactement un an (vol. X, numéro 2, hiver 1985 — sorti en février), à **La Barre du Jour** (1965-1977) / **La Nouvelle Barre du Jour** (1977 à ce jour).

Gleason Théberge, qui a codirigé la BJ en 1969-1971 et 1976-1977, apporte ici un certain nombre de précisions, de rectificatifs et de nuances sur une période couverte un peu rapidement, nous l'admettons, dans notre dossier (v. p. 77, 95, 122 et 179). Il s'agit notamment des discussions qui ont amené à la barre la dernière équipe dûment constituée avant la fondation de la **NBJ**.

Joseph Bonenfant et André Gervais

Ces précisions ne remettent pas en cause le travail des artisans Joseph Bonenfant et André Gervais (qui n'ont pu tout lire ou tout trouver), ni ne refusent, surtout à Marcel Saint-Pierre, Nicole Brossard ou Roger Soublière, aux équipier-e-s des BJ/NBJ, le mérite d'avoir ouvert et entretenu plusieurs des chemins majeurs de la littérature québécoise contemporaine (Hue donc, Trompette!).

Elles veulent plutôt compléter à peine le travail d'enquête, et offrir un peu de lumière sur l'époque obscure de ces quelques numéros auxquels le dossier ne s'attarde pas, ne faisant qu'en mentionner l'existence, et pour en rire doucement, comme d'un pipi en culottes ou d'un mauvais rêve...

C'est une réponse. Ça peut s'arrêter là.

* (N) la Barre du Jour / la Nouvelle Barre du Jour

1. Un document à mieux situer

Le Texte présenté à l'équipe de la BJ, en l'année pré-révolutionnaire -2 constitue le titre de ce que le dossier présente comme un **appendice** (p. 50-52) et qu'il faut lire effectivement comme ayant précédé l'autre texte (p. 46-50).

Ce titre et le texte (désigné **Appendice**) sont de Marcel Saint-Pierre qui, malgré la distance prise à l'égard de la BJ, continuait d'en être la noblesse et méritait de voir son nom paraître comme membre d'une équipe de rédaction bien hétéroclite.

Le texte, plus complexe, qui lui fait écho, et qui n'avait pas de titre — texte qu'on trouve, donc, aux p. 46-50 — est issu quant à lui de la collaboration de Jano Saint-Pierre, Bernard Tanguay et Gleason Théberge. Son propos est en partie parodique et, avec le temps qui passe, j'aurais peine aujourd'hui à lui conserver son allure un peu pompier. Par contre, son souffle, son appel à la vitalité, à l'expérience et ses allusions à la multitude des inspirations culturelles et à la nécessité d'y faire écho n'ont pas cessé d'être de bon ton puisqu'on pourra en trouver de nombreuses traces dans les BJ et NBJ mêmes, dans ces titres anglais pour des œuvres québécoises¹, dans ces références constantes aux écritures européennes² et surtout dans ce discours de plus en plus nourri de productions et d'analyses de notre propre littérature.

J'ajoute que les questions finales (p. 50) ont servi de points majeurs à la discussion qui a précédé la scission d'octobre 71 où s'est posée en clair une question centrale: est-ce une équipe en place qui décide à majorité des politiques de la BJ ou sont-ce les propriétaires qui ont le dernier mot? Devant l'attitude prudente de Roger Soublière et Nicole Brossard, surtout, qui avaient précédemment frôlé l'expulsion dans des conditions semblables et qui affirmaient la primauté de la propriété légale, Michel Beaulieu, Jean Yves Collette, Marie-Francine Hébert, Bernard Tanguay et Gleason Théberge se sont retirés d'une revue où ne leur était offert que le rôle de consultant-e-s.

2. Des dates

Nous sommes en 1976.

13 janvier. Chez Roger Soublière et Nicole Brossard sont réunis à leur demande Marcel Saint-Pierre, France Théoret, Bernard Tanguay et Gleason Théberge. Y est discutée directement la question d'une passation des pouvoirs désirée par l'équipe ultime. Pas de conclusions véritables.

28 janvier. Même lieu, une réunion semblable, avec la participation supplémentaire, cette fois, d'André Roy et de Jano Saint-Pierre. Y est envisagée la possibilité de constituer plusieurs équipes. Les axes: deux numéros «femmes» sur les quatre parutions annuelles (N. Brossard); surtout des textes et une seule équipe de relève (A. Roy); une seule équipe, absolument (F. Théorêt); une écriture plus près de l'expression consciente, du «je» (J. St-Pierre, B. Tanguay et G. Théberge); **la Barre du jour** est morte! (M. Saint-Pierre).

6 février. À la demande de Roger Soublière et avec l'accord de Nicole Brossard, sont réuni-e-s, J. St-Pierre, B. Tanguay et G. Théberge qui se voient confier la direction de la revue. Y sont discutés les éléments majeurs de la politique de parution: poursuite de l'orientation « québécoise », possibilité d'un spécial Gauvreau, développement du visuel. L'état de la revue: 150 abonnée-e-s (surtout des bibliothèques), 100 exemplaires distribués en numéros de presse, entre 100 et 200 numéros vendus en kiosques par parution. L'équipe, c'est entendu, se compose des trois auquel-le-s se rajoute Marie-Francine Hébert, déjà contactée.

12 février. Réuni-e-s chez B. Tanguay, les quatre et Roger Soublière procèdent à l'analyse des dossiers et des procédures (imprimerie, distribution...). Également présent, parce qu'il a été invité par les quatre, Jean Yves Collette accepte de se joindre à l'équipe. Il est entendu que les décisions sont prises à majorité et que l'équipe fonctionne par consensus.

26 février. En l'absence de J.Y. Collette (qui, malgré son affection envers les autobus, ne pourra pas se rendre à St-Hippolyte), est tracée la dominante du plaisir à laquelle il s'associera plus tard, et est affirmée la nécessité de privilégier les nouvel-le-s auteur-e-s.

4 mars. L'équipe au complet envisage la possibilité d'offrir certains numéros à des projets particuliers, et prépare la parution du no 52. Suivent, les réunions des **25 mars, 30 avril, 5 et 27 août, 9 septembre et 17 octobre**, au cours desquelles seront définis les contenus des nos 52 et 53. On y formulera le projet d'un numéro **Lettres d'amour et omnisexualité**.

Le **14 décembre**, avec la parution du no 53, il s'avèrera impossible de concilier les deux tendances qui se sont précisées. J.Y. Collette, d'abord décidé à intituler la revue **la Nouvelle revue** pour en faire disparaître ce « Barre du jour » qui conserve aux ancien-ne-s propriétaires le droit de décision formel, compte utiliser ensuite l'expression NBJ pour embrayer sur un projet de douze numéros par année avec participation systématique de collaborateur-e-s étranger-e-s. Quant à eux, B. Tanguay, M.-F. Hébert, J. St-Pierre et G. Théberge veulent accentuer l'illustration (Demers, Desjardins, Tanguay), briser le carcan de la distance obligée, faire disparaître le gris, le haché, le convulsif, et préconisent le texte ouvert (**Face à ça, Chroniques, Tout ça pour dire que...**), le jeu (**Toi et/ou moi, Sex o'clock**), la confiance réfléchie (**Lucie** de J. St-Pierre, ou les **Chansons** de P. Huet)³.

Compte tenu du consensus nécessaire, J.Y. Collette quitte la revue dont le no 54 sera entièrement assumé par l'équipe des quatre, principalement par B. Tanguay.

3. D'autres critiques

À la bibliographie et au parcours sommaire des critiques concernant les BJ/NBJ, peuvent être ajoutés les textes suivants.

Réjean Beaudoin (**Le Jour**, 25 mars 1977), **Derniers numéros des revues: Ce qui fait l'intérêt du numéro 53 en même temps que la continuité**

de la revue (qui garde sa vocation expresse du côté de l'expérimentation), c'est qu'on donne la parole à des jeunes poètes qui, la plupart, n'ont pas encore publié...

Jean Royer (*Le Soleil*, 26 mars 1977): *Le numéro 54 de la Barre du jour marque l'apogée de l'époque simplette...*

Réginald Martel (*La Presse*, 4 avril 1977), *le Solstice de la poésie québécoise: Apparence que la Barre du jour, après une aimable embardée dans la gratuité et l'humour, redevient le lieu de création et de questionnement essentiel qu'elle a été depuis ses origines.*

4. Propos à rectifier

Un simple glissement parcourt le dossier sur les BJ/NBJ, une parenthèse s'installe ici et là... Nicole Brossard parle de *numéros (...)* qui relèvent tout à fait de la mentalité contre-culturelle; Louise Dupré de cet esprit de continuité à la BJ/NBJ, si stable malgré les quelques écarts au cours des ans (et elle cite comme exemples les nos 52, 53, 54); Jean Yves Collette de gens qui aimaient beaucoup s'amuser⁴.

Une tache se profile sur le soleil «cli'in'» de l'horizon fixe de l'institution établie dont on vante l'audace et les risques. Mais c'est aller bien ras que de lancer tout bonnement (p. 95): Roger et Nicole *me proposaient de reprendre la revue (...)* J'ai donc pensé faire la revue avec mes amis de l'époque.

Que la responsabilité de la revue lui ait été proposée, peut-être, mais que ce soit à lui que la relève de la BJ ait été présentée ultimement, non! Il était absent aux rencontres de janvier 76 et c'est nous quatre, «amis de l'époque», qui lui avons offert de se joindre à nous.

Ce que dit ici Jean Yves Collette est faux.

Qu'il ait réussi, en y travaillant de près ou de loin, et qu'il soit juste de l'associer à l'essor de la NBJ, à la permanence de la revue, passe encore. Mais qu'il omette l'épisode franc où nous sommes établis en divergence, en amis encore, et qu'il avoue candidement *je leur annonce, sans leur demander leur avis, qu'ils ne font plus partie de l'équipe*, ajoutant *Après ce putsch* (toujours p. 95), sans y trouver probablement autre chose qu'un retour du proverbe voulant que la fin justifie les moyens, ça, c'est plus difficile à accepter, même huit ans plus tard.

D'autant plus difficile qu'effectivement l'amitié nous liait à cette époque et qu'elle s'est dissoute en trahison.

Il faut comprendre, pour situer notre facile disparition (pas de lettre incendiaire aux journaux, pas de dénonciation au Conseil des arts, juste une conversation privée, tous documents rendus) que nous n'étions pas tellement plus intégré-e-s en 1976 au milieu littéraire hégémonique montréalais que nous ne le sommes maintenant. Peu aguerri-e-s aux querelles des intellectuel-

le-s et pas désireux du tout d'entreprendre la cabale, par ailleurs fréquente, des frères ennemis, nous avons voulu rester libres et nous avons tout simplement remballé ces rêves que d'autres se sont chargé de réaliser ensuite.

Imaginez: nous voulions retrouver le JE, l'émotion (que la NBJ permettrait aux écritures de femmes); nous nous sommes trompés de lieu ou d'époque.

Nous avons eu tort de nous croire libres et de rêver une revue que nous aurions aimé pouvoir réaliser en un peu plus de numéros que le nombre qui nous a été laissé. Contre-culturel-le-s, nous aurions re-fait **Mainmise**? Je ne le pense pas. La critique publique et surtout les pressions du milieu facilement querelleur sont intervenues. Jean Yves Collette a vu la porte s'ouvrir... Bravo pour le prix Émile-Nelligan!

5. Fin de propos

Nous avons un projet. Vieux rêve du texte affranchi des tracasseries solennelles. Nous avons des objectifs de plaisir. Et franchement avoués. Faire du beau, du lisible, du pernicieux, du minutieux aussi. Chercher tout azimuth. Réconcilier l'image et le texte. Et pourquoi pas! Permettre la bande dessinée, celle que certains présentent, dans un souffle, comme un art majeur pour lui refuser aussitôt l'accès aux revues «sérieuses».

Et nous savions la (relative) importance de la revue comme instrument d'intervention et de paroles. Notre démarche: publier des auteur-e-s, permettre une littérature (y compris la mallarméenne⁵) aux recherches moins limitées. Mais...

Il faut croire qu'à propos du parcours (autrement si calme) des BJ/NBJ, il faille ajouter que la revue (comme d'autres) est un lieu de pouvoir. On aura beau y trouver tout le discours qu'on pourra sur l'expression libre, il restera toujours ce «trou» de numéros honteux. En parler un peu ou beaucoup ne les fera ni disparaître ni devenir autres: ces numéros *adolescents*⁶, si les revues ne les vivent pas, c'est qu'elles sont fermées.

Il aura fallu la désaffectation des trois dernier-e-s propriétaires pour que le merveilleux soit possible. Notre rêve, c'était celui d'une revue qu'on aurait achetée par plaisir et qui aurait montré aussi, de la littérature, les aspects polyvalents, ludiques, amoureux, vivants, que nous y avons manifestés. Connaît-on le chiffre précis des ventes qui puissent démontrer que ça n'intéressait personne?

Quant à moi, malgré les évidentes bavures de certains textes auxquels j'ai participé et malgré la naïveté dont nous avons fait preuve, je refuse encore d'être classé comme une exception excentrique, expulsé.

On ne me refusera pas le droit de me désigner moi-même.

Il fallait que cela soit dit.

1. **Que du stage blood** (Y. Villemaire), **Volkswagen blues** (J. Poulin), **Sold-out** (N. Brossard), **Midsummer 82** (P. Chamberland)...
2. **D'elles** (S. Lamy), **Rabelais tel quel** (G.-A. Vachon), **La (')Pataphysique** (L. McMurray), **Sur l'air d'Iphigénie** (M. Savard)...
3. Auteur-e-s, textes et illustrations publiés dans les nos 52, 53 et 54.
4. Voir le dossier, p. 77, 122 et 95 respectivement.
5. M. St-Pierre dixit: voir le dossier, p. 82.
6. J. Royer: voir **Le Soleil**, 26 mars 1977.

Post-scriptum

par Joseph Bonenfant et André Gervais

Jean Larose, dans **Liberté** de juin 1985 (no 159, p. 19-47), a longuement fait «légitime offense» à notre dossier. Ce n'est pas le seul compte rendu, le seul essai suscité par le dossier. Mais c'est, de loin, le plus élaboré et le plus répétitif. Le plus agressif aussi, bien dans la tradition critique, souvent faite d'ironie et de sarcasme, de **Liberté**. Il n'en fallait pas plus pour que Lise Bissonnette, dans **Le Devoir** du 10 août 1985 (p. 6), entonne les louanges de la revue: *regarder le nombril du Québec sans le prendre pour un diamant, déshabiller nos modes intellectuelles et politiques avec le sain cynisme qu'on souhaiterait de tous les «observateurs» patentés...*, et aboutisse à l'exaltation de Larose: *Il faudrait transposer Jean Larose dans le politique, l'esthétique, le sociologique. Pour cesser, est-ce possible, un jour, de nous prendre si mortellement au sérieux.* Mais Lise Bissonnette tomberait-elle, elle aussi, dans la critique célébrante et mimétique que fustige Jean Larose d'une plume vengeresse?

Il n'est pas dans notre intention, comme on dit, de faire long, de répondre point par point et d'engager la polémique, même «légitime défense».

Le simple et gros bon sens, cependant, nous fait pointer ceci:

- a) le premier paragraphe de l'article de Larose a beau parler de «ces revues» que sont la BJ et la NBJ, son titre abolit cette distinction en écrasant toute la seconde revue derrière le titre de la première;
- b) le dossier a été nommément élaboré et dirigé par deux responsables qu'il aurait toujours fallu, syntaxiquement, désigner sur un pied d'égalité. L'insulte est double lorsque Larose écrit que Joseph Bonenfant *a préparé, non sans André Gervais, cet historique Voix et Images*: Bonenfant n'était pas capable de préparer le dossier seul; Gervais a joué un rôle d'assistant; chacun, finalement, jouant un rôle de caution pour l'autre. Ici, manifestement, une limite indésirable a été franchie;
- c) malgré les fleurs (*un produit Voix et Images de haute qualité*) et le pot (*de la trempe bien québécoise de ces ouvrages...*: ces deux citations dans une même phrase, de chaque côté d'une virgule), il ne faut pas perdre de vue

que Larose a trouvé, a pris le matériel de base de son article dans le stock généreusement fourni par nous (non expurgé et non aligné sur une éventuelle ligne de pensée qui aurait été un parti pris forcené). Aussi le retourne-t-il contre la BJ/NBJ, contre **Voix et Images** (qui se laisse passer un « sapin ») et contre nous, vu notre *absence de sens critique*;

d) l'argumentation de fond de Larose tourne autour de *la prise d'identité qui devient prise d'autorité*. Rien à redire à cela. Mais quand il accuse les analyses de manquer de *recul critique*, sauf celle de Pierre Nepveu, on se demande s'il a lu celle de Louise Blouin et Bernard Pozier, et bien lu celle de Gabrielle Frémont. Il parle, pour Joseph Bonenfant, d'une *célébration qui mime son objet* et de sa *critique célébrante, monumentale (et) mimétique*. Il faudrait ici mentionner le très bel article de critique mimétique de Jean Larose, dans **Études françaises** d'octobre 1981 (« Le temps d'une voix », p. 87-96), où il décrit avec virtuosité le rapport Hélène Cixous/Clarice Lispector et vante cette pratique d'*écrire à proximité*. Une si belle passion conviendrait-elle plus à une écriture française qu'aux écritures d'ici, si québécoises soient-elles?

